

Culture Mercredi 16 octobre 2002

«Je m'assume comme chorégraphe, mais je suis encore en construction»

Par Alexandre Demidoff

Danse. En sept ans à peine, le Vaudois Gilles Jobin a affirmé un univers, hypnotique et organique. Interview avant le passage de sa nouvelle création, trois soirs seulement, à l'Arsenic de Lausanne

Un parcours phénoménal. Rare sous nos latitudes. Sept ans à peine après Bloody Mary, premier solo cru et confidentiel; cinq ans après $A + B = X$, trois échines nues et une algèbre des corps bouleversante sur le plateau de l'Arsenic à Lausanne, le chorégraphe suisse Gilles Jobin, 38 ans, court les scènes européennes et y vendange les louanges. Oui, le fils d'Arthur Jobin, peintre amoureux des figures géométriques, occupe les premières lignes de la création chorégraphique, au même titre que la Madrilène La Ribot (sa compagne) ou que le Français Jérôme Bel. Ainsi, début septembre, lui et ses six interprètes se glissaient sous un tapis géant, comme aspirés par les abysses (ceux du théâtre, ceux de la vie), vision aussi déroutante qu'inoubliable d'Under Construction, nouvelle création de l'artiste vaudois. C'était à Berlin, dans le cadre du prestigieux Berliner Festwochen.

Ces mêmes glissements de corps et de terrain, accompagnés par les vagues électroniques de Franz Treichler, chef de file des Young Gods, ont marqué dans la foulée la Biennale de Venise et Milan. C'est à présent au tour de l'Arsenic de servir de cadre à ces paysages organiques mouvants (prolongement de l'hypnotique The Moebius Strip présenté l'an passé ici même), trois soirs seulement dès demain. Avant le très sélect Théâtre de la Ville de Paris où Pina Bausch a l'habitude d'officier.

Le Temps: Hormis Lausanne, «Under Construction» n'est programmé nulle part ailleurs en Suisse. Pourquoi?

Gilles Jobin: Je ne comprends pas. Thierry Spicher et l'Arsenic, où notre compagnie est en résidence, sont les seuls à nous soutenir. Aucun autre programmateur ne s'est engagé, ce qui est regrettable pour la dynamique de la danse dans cette région. Je suis le premier chorégraphe suisse à être invité par le Théâtre de la Ville pour y concevoir dans ses studios un spectacle et rien ne se passe ici! Comme si les directeurs de salles n'arrivaient pas à suivre notre évolution.

- Etabli à Londres depuis 1997, avez-vous le sentiment que la Suisse est trop étroite?

- Oui et non. Ici, on peine à reconnaître ceux qui construisent, à repérer les émergents. Mais je n'ai jamais pensé rompre les ponts avec Lausanne où je me sens très investi. J'ai toujours voulu que ma ville bénéficie de mes réseaux, ce qui a pu se faire à l'Arsenic. Pour être plus précis, je dirais que nous n'avons aucune raison en Suisse romande d'être complexés. Nous avons des outils performants. Manque un sens de l'ouverture: nous avons besoin d'accueillir davantage d'artistes étrangers, pour aller plus loin. Songeons à la Flandre, région qui a su intégrer des créateurs d'ailleurs et qui est aujourd'hui l'un des cœurs battants de la scène contemporaine.

- Vous accordez donc de l'importance à vos racines?
 - Mais oui. Je trouve aberrant qu'un metteur en scène comme Benno Besson n'ait été reconnu dans son pays qu'à 60 ans passés. Moi, mes racines et mon pays, c'est ce que j'ai. Je ne veux pas rompre, même si c'est peut-être idiot. La Suisse est d'ailleurs le seul pays où je m'engage vraiment.
 - Seriez-vous prêt à prendre des responsabilités ici?
 - Oui. J'arrive au terme d'un cycle, lié notamment au mandat de Thierry Spicher qui s'achève. J'ai une expérience de programmeur (à l'Usine de Genève, ndlr.) et j'ai œuvré ici pour le développement de la danse en tant que président de l'Association vaudoise de danse contemporaine. Je suis prêt à animer un espace ou à mener à terme un projet ambitieux.
 - Mais qu'entendez-vous par «fin de cycle»?
 - Pendant longtemps, j'ai avancé au bluff: j'étais un danseur qui faisait des pièces. Or à présent, je m'assume pleinement comme chorégraphe, même si je suis encore en construction. Je me demande donc, encore davantage qu'auparavant, ce que nous avons à dire ensemble, moi et mon équipe, et comment éviter les formules.
 - Après «The Moebius Strip», traversée souterraine aux confins de la naissance et de la mort, quel est le sujet d'«Under Construction»?
 - C'est une pièce mystérieuse, aussi bien pour moi que pour les danseurs. Elle raconte des émotions qui naissent des tréfonds, des corps naissants ou disparaissant sur un sol en mouvement. J'aime assez cette idée que nous pénétrons à l'intérieur de la peau du théâtre. Cela dit, ce sont les spectateurs qui construisent leur interprétation. Nous, nous essayons de faire circuler des sensations.
 - D'où vient cette passion du mouvement?
 - Fils de peintre, la vie d'artiste était pour moi la norme. Je vivais entouré de tableaux géométriques, tout en rêvant, enfant, de faire du théâtre. J'étais par exemple fasciné par Hair. Je me disais: le spectacle, c'est ça. Mais parallèlement, je voyais que les comédiens n'étaient pas bien dans leur corps. J'ai donc pris des cours de danse, puis j'ai continué et tout s'est enchaîné. J'ai appris à manier des projecteurs, à concevoir un espace, en me disant que cela pourrait m'être utile un jour. Si je passais à la création.
- «Under Construction», Lausanne, Théâtre de l'Arsenic, du 17 au 19 oct. Loc. 021/625 11 36, complet, mais liste d'attente.